

# entretien avec Israel GALVÁN

## **Pourquoi avoir choisi l'Apocalypse comme inspiration de votre nouveau spectacle ?**

D'une façon générale, tous mes spectacles ont en commun ce lien avec la mort. Dans ce cas particulier, je suis parti de souvenirs et de rituels familiaux. Dans ma famille, on lit souvent la Bible, notamment les versets de l'Apocalypse de Jean. C'est un texte qui signifie autant une aspiration au changement, au renouveau, que la fatalité de la mort, un texte qui porte une forme de régénération. Pour avoir un futur meilleur, pour arriver à cela, il faut passer par l'Apocalypse. C'était la lecture familiale favorite, celle de ma mère, la danseuse Eugenia de los Reyes, qui a choisi le titre du spectacle, *El final de este estado de cosas* : croire au changement toujours possible à travers l'Apocalypse.

## **L'Apocalypse de Jean, c'est également une immense violence qui s'abat sur le monde et les hommes, c'est le châtement...**

Cette violence est là, dans ma vie, depuis ma jeunesse. Quand je fais des cauchemars, depuis l'enfance, et encore aujourd'hui, c'est avec les paroles de l'Apocalypse que je les vois et que je les vis. C'est avec ces paroles en bouche que je me réveille en sursaut. J'ai vécu intimement avec cette violence. Depuis toujours, il y a des ombres, les mêmes, qui me suivent, tels les chevaliers de l'Apocalypse. La catastrophe est là, au coin de ma vie comme de celle de tous, et elle va venir, j'en suis certain. Tout ce qui arrive dans le monde confirme ce point de vue, et celui des ombres qui me suivent. J'ai été élevé avec deux phrases, que j'ai sans cesse entendues dans ma jeunesse : « Tu dois danser le flamenco » était la première, et la seconde qui revenait comme une boucle menaçante, mais tendre aussi, sans doute désirable : « Sois gentil, car sinon l'Apocalypse va arriver... » La fureur de Dieu a toujours plané sur notre famille.

## **Qu'est-ce qui, pour vous, incarne l'Apocalypse, ce changement qui survient et cette violence du châtement, dans le monde d'aujourd'hui ?**

On vit certainement les derniers jours d'un certain monde. On a besoin de changement, qui peut très bien survenir à travers une forme non humaine. La croyance qui m'habite me le fait souvent penser. C'est angoissant, mais c'est aussi un mouvement créateur. Je connais bien les textes bibliques, et ce spectacle est une forme de lecture très précise de ces textes. Disons que c'est un rituel forgé à partir d'une fidélité à la lettre biblique.

## **Est-ce que la violence au Proche-Orient n'est pas, dans notre monde, ce qui se rapprocherait le plus de votre vision « actualisée » de l'Apocalypse ?**

La guerre au Liban, celle de l'été 2006, est clairement l'inspiration contemporaine du spectacle, ce qui lui a donné prise en tous cas. Tout est parti d'une lettre que m'a adressée Yalda Younes, une danseuse libanaise que j'avais eue en classe de flamenco à Séville. Cette lettre, très belle, racontait sa guerre, sa peur et sa souffrance en juillet 2006. Elle accompagnait le DVD d'un solo qu'elle a chorégraphié : elle y danse la guerre et les bombardements, sur une bande musicale composée à partir de sons enregistrés lors de la guerre à Beyrouth en juillet 2006 et des bombardements par l'armée israélienne. On voit donc cette vidéo au début de mon spectacle, comme une citation, car ce geste et ce solo m'ont beaucoup impressionné, comme si on pouvait faire un parallèle entre Israël bombardant la maison de Yalda, et Israel Galván bombardant son corps par le flamenco. J'ai aussi fait une tournée au Liban, en Syrie, à Damas, au printemps 2006. J'ai dû changer mon nom en Galván de Los Reyes, en ôtant « Israel »... Ce moment m'a beaucoup inspiré, je lisais la Bible, je pensais à un spectacle, et j'ai vu les prémisses de la guerre dans la réalité libanaise de l'époque. Tout cela a fait naître le spectacle : comment le flamenco peut rendre compte de ces vies détruites, de cet effondrement, de cette violence, de la solitude pendant un tel conflit. J'ai voulu, en quelque sorte, traverser la ligne de l'Apocalypse, celle qui passe précisément à cet endroit, comme si je décidais de « transpirer » cette violence. Yalda m'a montré l'exemple. Elle aussi « transpire » la guerre, en composant un mini « Apocalypse/Flamenco », en chorégraphiant une danse apocalyptique.

## **Votre Apocalypse possède aussi une sensibilité païenne, mêlant sensualité et rite des morts...**

En Andalousie, de nombreuses fêtes catholiques conservent des influences du paganisme, et j'ai sans doute aussi été vers cela. Autour de la bête de l'Apocalypse, on peut imaginer une cérémonie païenne, tout en restant très proche de la lettre biblique. Mais ce n'est pas non plus du folklore de feria, cela n'a rien à voir avec l'artifice d'une cérémonie figée. Tout est plus noir et sombre, plus morbide. Si je danse la fin du monde, c'est que je suis moi-même devenu la bête de l'Apocalypse.

## **Le spectacle commence d'ailleurs par un moment très impressionnant, et très simple : vous dansez sur une plate-forme qui donne aux pas du flamenco une rare violence, une sorte de radeau noir démoniaque qui amplifie les sons, les mouvements, les impressions... D'où vous est venue cette idée ?**

Je voulais débiter par un tremblement de terre. Le corps tremble, la terre tremble, cela me fait danser. Cette idée de danser sur une petite plate-forme de bois vient de là.

**C'est aussi un moment qui surprend d'emblée le spectateur, qui l'installe en capturant ses émotions dans une atmosphère hors du commun...**

Je désirais cette soudaineté, cette surprise, comme si la nuit tombait sur le monde et le spectacle. C'est la destruction du monde, de ma maison, de mon propre corps. J'aime bien me mettre en danger quand je danse, presque m'empêcher de danser pour que la danse soit encore plus forte. Danser doit toujours être un danger, et là, soudain, c'est un cauchemar. Je cherchais un moyen à la fois simple et impressionnant de rendre cette expérience, comme un mauvais rêve. C'est très stimulant pour moi. Je peux faire corps avec cette plate-forme et travailler en duo avec elle. J'ai souvent tenté de réaliser cela, de danser avec des objets, des sons,...

**Est-ce une sorte de messe noire ?**

C'est un rite de mort, qui regarde aussi bien vers la *tarantelle* italienne que vers les *verdiales* de Malaga, avec des violons et des rythmes festifs et sombres à la fois. Il y a une évolution au cours de cette initiation, donc du spectacle, comme si j'enlevais mes armures au fur et à mesure, mes écorces, pour devenir de plus en plus nu. C'est à la fois de plus en plus noir et tragique, mais aussi de plus en plus léger, fantomatique. Et à la fin, quand j'arrive à la tombe, je suis un spectre, je n'ai plus de pesanteur. Le spectacle a une vocation cathartique, comme s'il était, par la danse, une libération de tout ce que j'ai vécu. Après chaque représentation, je me sens vidé, mais aussi libéré, c'est-à-dire mieux, d'un point de vue physique comme moral.

**Le spectacle s'achève effectivement par une note très noire mais aussi très émouvante : vous dansez sur des cercueils, mais également dans un cercueil, comme si vous agonisiez à travers la danse.**

Tout vient d'une histoire particulière, celle du père de Fernando Terremoto. Il n'avait qu'un vrai ami, qui habitait près du cimetière, et ils se retrouvaient là pour chanter, manger, boire, danser. Le cercueil, pour eux, représentait donc autant la mort que la fête. Je m'en suis inspiré pour cette dernière danse. Un rituel de mort qui soit aussi la dernière fête avant la fin. Le cercueil, c'est la fin, bien sûr, mais c'est aussi le début, presque un berceau. J'ai commencé par danser aux portes de l'enfer, et à la fin, j'y retourne. Je suis également parti d'un geste familier des gitans qui, par superstition, touchent les tombes de la main quand ils passent à proximité, comme une façon d'amadouer la mort, de vivre en bonne entente avec elle.

**Danser sur les cercueils, c'est aussi une forme de transgression ?**

Le flamenco est une manière de s'affranchir de l'interdit, il est pour moi lié à la dernière réunion, l'ultime fiesta. Ceux qui ont péché se réunissent une dernière fois pour danser. Mais je ne souhaite pas provoquer. Il se trouve simplement que, quand je danse, au même moment, des gens meurent de la violence du monde. C'est un constat : je danse avec tous ces morts. Le temps d'une *patá* de deux ou trois minutes, mille enfants peuvent mourir dans un endroit ou un autre du monde. Ces enfants morts sont mes contemporains, et ma danse veut simplement signifier cela. C'est une sorte de fiesta de la mort. Comme si j'étais un danseur à la Hamlet, avec cette profonde et ironique mélancolie en moi. Mon Apocalypse est intérieure, et le flamenco sert à la sortir de moi, à la rendre visible sur mon corps.

**À la fin du titre de votre spectacle, *El final de este estado de cosas*, vous ajoutez « redux ». C'est une référence à Coppola et son *Apocalypse Now, Redux*, c'est-à-dire la version complète et définitive du film de 1979 ?**

C'est un film qui a énormément compté pour moi. La manière dont ces hommes remontent vers les sources de l'énigme du mal, par un voyage le long de la rivière, et un voyage intérieur dans le tréfonds de leur âme, est une chose qui me restera à jamais, et que j'essaie de danser à ma façon dans ce spectacle. Je rêverais que Coppola le voit...

**Vous allez danser à Boulbon, dans la carrière. Que pensez-vous de ce cadre pour votre flamenco apocalyptique ?**

Pour moi, c'est un espace idéal pour ce spectacle-là, qui est à la fois celui de la mort, de la Bible, et du flamenco. On entre là dans la nature, dans la pierre, sous le ciel et les étoiles, et l'expression de la violence biblique est à sa place. Aussi bien moi, que Vincent Baudriller, on a eu très envie que ça se passe à cet endroit, en le visitant en novembre dernier. Je pense que dans un endroit tel que la carrière de Boulbon, on peut penser que le flamenco, c'est comme devenir un homme nouveau en dansant. Ce qui est aussi une définition possible de l'Apocalypse.

**Propos recueillis par Antoine de Baecque pour le Festival d'Avignon 2009**